ESSAI

N° 169.

SUR

L'OBSERVATION EN MÉDECINE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 10 juillet 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR JOSEPH GÉRARD, de Meylan,

Département de l'Isère;

Ex-Chirurgien de troisième classe, attaché à l'hôpital de la Garde royale; Bachelier ès-lettres de l'académie de Paris.

Non verbis, sed factis.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY.
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL, *Président.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD, *Examinateur.*
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Premier tribut de respect, de reconnaissance et d'amour filial, pour les soins dont ils n'ont cessé de me combler depuis ma plus tendre enfance.

A MON ONCLE,

MONSIEUR VICTOR GERARD,

Juge-de Paix à Tullins ; ancien Président du collége électoral de Saint-Marcelin, etc.

Sinas, dilectissime avuncule, ob tot curas erga me, tantaque merita, me publicum reverentiæ, nec non grati animi monumentum, in hisce pagellis tibi vovere et consecrare.

J. GERARD.

ESSAI

SUR

L'OBSERVATION EN MÉDECINE.

Considérations générales.

Les premières notions des connaissances humaines naquirent des besoins imposés par la nature. Les peuples nomades, errant sur une terre inculte et déserte, en butte à l'influence des agens physiques, et livrés à la recherche d'une nourriture rare et difficile, dûrent songer à s'abriter, et à rendre les bêtes sauvages tributaires de leur existence propre.

Cette rigoureuse condition fit naître en eux des idées et des combinaisons diverses pour veiller à leur conservation et s'affranchir des maux de toute espèce qui les environnaient. Ainsi prirent naissance les premiers élémens des sciences, que l'ignorance et même la barbarie assujettirent pendant de longs siècles à une marche lente et incertaine.

L'esprit observateur eut à faire des efforts prodigieux pour se conduire dans des routes nouvelles et inconnues, éviter l'erreur, et poursuivre la vérité à travers les ténèbres que les progrès de la civilisation dissipèrent dans les siècles futurs.

Le premier homme qui vit souffrir son semblable chercha sans doute des moyens pour le soulager, et multiplia les essais que son esprit inventif pouvait lui suggérer. Mais quel assemblage ridicule

de formules et de niaiseries, consacrées par la superstition et l'ignorance, ne trouve-t-on pas dans l'histoire de ces temps dits *héroïques!* Gloire soit rendue au génie observateur de ces grands hommes excités par l'amour de l'humanité, qui recueillirent des faits, observèrent des maladies, cherchèrent des moyens pour les traiter, et arrachèrent enfin la science d'un chaos ténébreux! *Necessitas medicinam invenit, experientia perfecit.*

C'est surtout en médecine qu'on voit cette généreuse émulation et cette progression toujours croissante en résultats utiles et nouveaux. D'abord réduit à remarquer quelques cas particuliers de maladie, et à connaître des simples pour les traiter, ce squelette de science dut faire des tentatives nombreuses pour sortir des bornes étroites où le tenait enseveli la nullité des connaissances qui dans la suite lui ont prêté la clarté de leur flambeau, et ont guidé sa marche à travers les sentiers scabreux des systèmes et des théories.

Ce fut au milieu de ce chaos informe d'hypothèses et de puérilités que parut *Hippocrate*, dont les écrits n'ont traversé la nuit des temps que pour servir de modèles aux siècles futurs, et recevoir le cachet de l'immortalité. Cependant il fallait bien que les médecins qui l'avaient précédé eussent déja des connaissances étendues pour préparer la collection immense d'observations générales que nous présentent ses œuvres.

Le profond génie du grand homme, dépouillé de tout esprit de secte et de prévention, comme on le voit dans ses chapitres *de Arte*, *de priscâ Medicâ*, *de Prœnotionibus*; possesseur des observations de la famille des Asclépiades ses aïeux, il les réunit aux siennes propres, et les mit en ordre. Dans ses nombreux voyages il copia celles qui étaient suspendues aux colonnes des temples d'Esculape et d'Apollon, où était le dépôt des connaissances du temps (1). Il en

(1) Erat templum (Epidauro) ægrotantium multidine usquequaque refertum, pendentibusque tabellis in quibus sanatorum languores erant inscripti. (*Strab.*, lib. 8.)

tira des résultats généraux, avec cet esprit de sagesse et de candeur qui lui a valu l'admiration et le respect de la postérité, consacrés par le titre de *père de la médecine.*

Quelques autres observèrent les maladies avec soin, tels que *Pythagore, Aristote* et *Épicure,* qui doivent être comptés parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Ils créèrent des méthodes et des systèmes rationnels ; ils y rattachèrent leurs principes de morale, et ils établirent ces principes, ces méthodes et ces systèmes sur la connaissance physique de l'homme (*Cabanis,* Rapp. du phys. et du moral de l'homme) ; mais les travaux et les succès d'*Hippocrate* dans la théorie, la pratique et l'enseignement de son art, le rendirent plus célèbre et plus recommandable. Il consacra d'ailleurs une longue carrière à l'étude et à l'avancement de la médecine. La connaissance qu'il avait de l'homme moral, ainsi que des notions anatomiques acquises par la dissection d'animaux qui avaient une ressemblance imparfaite avec l'homme, lui servirent à donner à la science cette impulsion que l'observation seule a pu défendre et soutenir contre le génie rongeur des sectes et du temps. Le talent observateur que ce grand homme a produit dans ses ouvrages a servi et servira probablement encore long-temps de guide à ceux qui étudient les maladies, non dans les livres, mais dans la nature ; non dans le cabinet, mais dans l'asile des malades.

On abandonna de trop bonne heure la route que le père de la médecine avait tracée, et l'on se servit des découvertes peu nombreuses que l'anatomie faisait chaque jour pour établir sur les fonctions, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, de nouvelles spéculations qui n'étaient point fondées sur un nombre suffisant d'observations : de là vint que les théories se succédèrent avec une rapidité extrême, et furent souvent en contradiction les unes avec les autres ; de là naquirent les disputes et les controverses qui se perpétuèrent dans toutes les écoles.

La marche des empiriques était plus sage. Quand ils tiraient leurs inductions d'une expérience longue et saisie avec exactitude, elle

était une source féconde, et plus ou moins sûre, en résultats utiles. Autant ils mettaient de soins et d'importance au choix judicieux des phénomènes qui peuvent devenir un objet d'observation, autant ils négligeaient la recherche des causes qui ne tombent pas sous les sens.

« Ils (les empiriques) remplaçaient les conclusions purement « mentales, et la dialectique des dogmatistes, par la manière de « prononcer, d'après les phénomènes sensibles, sur la nature de la « cause prochaine et immédiate des maladies ; ils démontrèrent que « les dogmatistes, en ne suivant que la voie de l'induction, commet- « tent une infinité d'erreurs dans leurs conclusions. La plus grande « faute des empiriques fut de négliger l'anatomie et la physiologie. « (*Sprengel*, Hist. de la méd.) »

Mais, quelque exacts et profonds qu'aient été les auteurs qui nous ont précédés, gardons-nous d'y être servilement attachés; ce serait placer des bornes à la science que de ne point sortir d'une route battue. D'ailleurs, nos progrès en anatomie, et surtout en anatomie pathologique et en physiologie, nous ont ouvert de nouveaux moyens de communication avec la nature. Le scalpel a pénétré dans les replis les plus cachés de l'organisation animale. Des expériences nombreuses ont arraché ses secrets à la nature ; tous nos moyens d'instruction se sont perfectionnés, nos recherches sont devenues plus exactes, nos découvertes plus vastes et plus approfondies ; tout s'est agrandi, tout s'est perfectionné ; la nature tout entière s'est ouverte à nos regards étonnés : les maladies sont connues, des moyens nous sont présentés pour les combattre ou les adoucir ; enfin tout se prête à réparer les maux que nous trouvons au milieu de la mollesse et de l'intempérance des sociétés (1).

---

(1) « Les restes des anciens préjugés de la barbarie s'élevèrent avec fureur contre les sciences dans le quinzième siècle, et cherchèrent à étouffer les progrès immenses que faisait l'esprit humain. Le médecins cependant posèrent les fondemens de la nouvelle école hippocratique ; le goût de la critique se joignit à

Cependant cette marche progressive de la médecine fut souvent embarrassée par des difficultés non encore vaincues. De fréquentes excursions furent faites dans le domaine des autres sciences ; le fil de l'observation rigoureuse des faits échappa des mains de la philosophie médicale, l'amour des innovations, des découvertes, alla chercher des causes de maladies, l'explication de ces mêmes causes, dans des applications physiques, chimiques, mécaniques, etc. ; de là tous les égaremens de l'esprit et de la raison ; de là la naissance de vaines théories, soutenues par l'autorité d'un grand nom, défendues et propagées par des disciples enthousiastes ; de là toutes les disputes et les controverses qui ont donné prise aux traits satiriques de tant d'hommes d'esprit. Bientôt, ne voyant plus qu'à travers le prisme des préjugés, la pureté de l'observation éprouve de fréquens et rudes écueils. On rassemble des matériaux, on construit des échafaudages, on réunit les objets les plus disparates, on centralise tout, comme si la nature se pliait à toutes ces conceptions sorties du cabinet obscur du régulateur des destinées humaines. Malheureusement que ces monumens informes, appelés *systèmes*, ne peuvent se tenir long-temps debout sur des bases si fragiles. Le temps et la vérité en ont bientôt fait justice.

L'esprit systématique s'abandonne à toutes les illusions d'une imagination créatrice, l'épaisseur du masque imposé par des opinions erronées ne permet plus à l'observateur d'arrêter sa vue sur les faits les plus remarquables : tout est erreur, conjectures ou hypothèses, s'il ne rentre dans le cercle étroit de son système. Funeste prétention qui voudrait renfermer toutes les lois de la nature dans les limites bornées de l'esprit ! *Medicus esto naturæ minister, non*

---

l'esprit d'observation, et la restauration de l'ancienne médecine grecque eut l'avantage de diriger l'attention des médecins vers la nature elle-même, et de réveiller l'amour de l'observation, plongé depuis long-temps dans un sommeil léthargique. » (*Sprengel*, ouvr. cité.)

magister ; motus et intentiones naturæ imitetur et juvet ; rarò maturare aut corrigere audeat. (Stahl, *Prælectiones acad. med.*)

Il ne faut pas croire tout ce qu'un autre a dit, et juger toujours *in verbo magistri.* L'homme éclairé ne devient point l'écho d'une opinion générale ; il la discute profondément avant de l'admettre. Les plus graves inconvéniens résulteraient d'une croyance aveugle à tout ce qu'un autre raconte ; comme si la science ne pouvait plus s'étendre ; comme si des connaissances nouvellement acquises devaient respecter des préjugés anciennement consacrés. « Il est plus com-« mode, sans doute, de suivre l'ouvrage d'un autre que de se traîner « péniblement d'observation en observation, d'expérience en expé-« rience ; de revenir sans jamais se lasser sur ce qu'on a vu mille fois, « jusqu'à ce qu'enfin on rencontre quelqu'une de ces vérités qui en « appellent d'autres, et autour desquelles tout vient se ranger. » (*Laromignière*, Essai sur la philosophie.)

Mais il est bien difficile en médecine de s'en tenir à l'examen rigoureux des faits, d'éviter toute espèce d'illusion et d'échapper à tout esprit de secte : le champ des opinions est immense, il peut fournir matière à toutes les divagations d'un esprit prévenu ou séduit par le faux éclat des systèmes ; de là la nécessité de suivre, dans la recherche des maladies, un principe qui a servi de fondement à l'étude de toutes les sciences : c'est de marcher toujours du simple au composé ; de se former d'abord des idées exactes des élémens avant de passer à des objets complexes. Les progrès que fait chaque jour la médecine prouve la bonté de cette marche analytique adoptée depuis une vingtaine d'années ; cependant c'est surtout depuis *Morgagny*, qui, le premier, a dirigé ses recherches sur les lésions des organes, que la médecine est devenue plus rationnelle, a étendu ses conquêtes et a présenté une face toute nouvelle : mais l'appréciation et le rassemblement général des faits sont le fruit lent du temps et de l'expérience. *Medicina non ingenii humani partus est, sed temporis filia.* (Baglivi.) L'observation seule peut nous servir de boussole au milieu du tourbillon et du choc des opinions diverses.

La vie est courte, disait *Hippocrate*, nous ne pouvons pas envisager dans son passage toute l'étendue des sciences utiles à la conservation des hommes; et nous serions réduits à jouer un triste rôle, si nous étions obligés de tout voir et de tout apprendre par nous-mêmes. Profitons donc des découvertes de nos devanciers; mais soyons judicieux et défians dans la lecture des livres anciens; la plume qui les a écrits n'a pas toujours été poussée par la vérité des faits qu'ils contiennent : des illusions de toute espèce ont pu la conduire et jeter leurs auteurs dans les plus étranges théories, de manière à devenir bien plutôt l'expression des opinions que le dépôt des faits mêmes : d'ailleurs, les révolutions qui se sont opérées avec tant de rapidité dans les sciences ont bien changé la face des choses depuis qu'elles furent observées. Le jour qui finit est déjà loin de celui qui commence.

Un livre a pu être fait sous telle ou telle influence et dans telle ou telle circonstance, sous l'empire desquelles nous ne vivons pas. Honorons la mémoire de ces hommes recommandables, mais vérifions les faits qu'ils rapportent, et soumettons-les de nouveau au creuset de l'expérience. Portons dans l'exercice de l'art cet esprit de doute qui repousse l'enthousiasme, et ne donne accès qu'à la lumière. C'est le seul moyen d'agir avec connaissance de cause.

De l'esprit d'observation.

Si, en commençant l'étude de la médecine, l'on pouvait avoir une idée de l'immensité de son domaine, on aurait rarement le courage de l'entreprendre; surtout, si l'on mettait quelque prix à se rendre digne du nom de médecin. Quel tableau imposant et vaste que l'ensemble des connaissances qu'il doit posséder pour puiser dans cet immense répertoire ce qui est utile, et démêler ce qui peut être bon d'avec ce qui peut être mauvais; ce qui est avantageux d'avec ce qui est nuisible : interroger les temps, les lieux et la nature tout entière, pour tirer profit des découvertes de ses prédécesseurs,

et y joindre les résultats des siennes propres; en tirer des corollaires généraux, et en faire une application sage et raisonnée.

Les études du médecin doivent spécialement se porter sur la connaissance de l'homme, sa structure, ses organes, leurs liaisons, leurs fonctions, leur vitalité particulière, les altérations plus ou moins grandes, qui troublent ou intervertissent l'ordre de ces fonctions, ainsi que les phénomènes qui obéissent aux lois générales de l'animalisation : « Car, dans l'homme, dit M. le professeur *Royer-*« *Collard*, tout se tient, tout s'enchaîne, tout est action et réac-« tion; tout marche ensemble, conspire à un même but; en un « mot, tout est ordre et harmonie, même dans ce qui nous paraît « désordre et confusion. » (Discours prononcé à la séance solennelle de 1819.) C'est dans cette vaste carrière que l'observateur doit porter toute son attention avec ce calme réfléchi et cette sagesse pénétrante qui font l'apanage de l'homme de bien, n'ayant d'autre envie que de trouver la vérité; d'autre but que de la faire tourner au profit de l'humanité, et ne voyant en elle que sa force et son utilité.

Les observations doivent être faites avec sincérité; elles doivent contenir positivement ce que le médecin voit, et pas autre chose; décrire les phénomènes tels qu'ils se présentent; écouter la nature, considérer ce qu'elle dit et ce qu'elle fait; porter ses recherches sur les organes souffrans; rendre les symptômes qu'ils présentent; les gestes, les paroles, les plaintes, l'attitude du malade, de la même manière qu'il les aura exprimés; ne mêler point ou très-peu de raisonnemens aux observations.

C'est pour avoir voulu tout juger et tout expliquer que des observateurs, doués d'ailleurs d'un excellent esprit et d'un jugement exquis, se sont jetés dans les plus étranges théories. La théorie en médecine, comme dans toutes les sciences d'observation, n'est bonne qu'autant que cette théorie est elle-même basée sur des principes solides et invariables. Il faut que les conséquences sortent

du fond même des choses observées ; car toute vue générale qui n'est pas le résultat précis d'un fait n'est qu'une hypothèse.

Les premiers empiriques, qui voyaient tout sans rien expliquer, faisaient une attention particulière au concours des symptômes, sans s'occuper ni des maladies ni de leurs causes (*Sprengel*, ouv. cité.), assujettissaient l'art d'observer à des règles sûres et invariables. Ils rendirent de vrais services à la science, et l'ont bien plus fait avancer que toutes les spéculations des dogmatistes, dont les théories diverses sont depuis long-temps ensevelies dans la nuit de l'oubli.

Ils admettaient trois sources différentes de l'observation ; 1.° celle qui vient du hasard ; 2.° celle que nous faisons sur le malade ; 3.° enfin, celle que nous acquérons avec d'autres cas semblables.

Cette méthode, sans doute, avait de très-graves inconvéniens ; mais elle n'en avait pas moins des résultats avantageux : mieux valait s'en tenir à ce qui frappait les sens, que de se perdre en explications erronées et dangereuses.

On risquerait de se jeter immanquablement dans les fausses routes ouvertes aux esprits sans ordre et sans méthode, si l'on ne prenait pour guide le flambeau de l'anatomie et de la physiologie. L'une nous montre la forme, la place et la nature des organes ; l'autre nous décèle le jeu, les sympathies et les influences diverses qu'ils exercent les uns sur les autres, les modifications, les dérangemens, ou l'oblitération de leurs fonctions, et nous font saisir avec plus de précision leurs rapports mutuels, et l'action simultanée d'où résulte chacun des phénomènes qu'on veut soumettre à l'observation. La marche analytique est surtout nécessaire dans l'étude d'objets si diversifiés et si délicats : c'est faute de s'y soumettre qu'on prend souvent le chemin de l'erreur, qui n'aboutit jamais qu'à l'erreur.

Tout objet a ses rapports fixes et déterminés ; mais il est souvent difficile de bien isoler et de bien distinguer ce qui semble participer ou être accessoire à ce même objet. Les affinités des choses sont si grandes et si multipliées, que la pensée a peine à concevoir leur terme ; et cette continuité apparente nous fait quelquefois prendre

nos idées pour la réalité. L'on ne saurait donc trop exercer son attention à l'observation. Plus elle est exercée, plus on voit de choses dans un objet, et mieux on sait en considérer toutes les faces. Il faut saisir l'esprit de chaque chose, l'observer, et distinguer avec sagacité ce que les hommes ont pu y ajouter, pour n'être point leur dupe, ni celle des temps, ni celle des lieux. L'habitude de voir est un puissant moyen de perfection. Par exemple, là où le vulgaire voit une différence essentielle, l'observateur consommé ne voit qu'une quantité variable. D'ailleurs, il est peu de maladies, même parmi les plus simples, qui ne se compliquent avec des accidens dépendans de la lésion ou des rapports que les organes ont entre eux.

D'autres piéges sont encore tendus pour surprendre la bonne foi, et même l'attention du médecin ; et il s'y laissera prendre d'autant plus facilement, qu'il s'en sera moins défié. Quelques malades ont très-souvent des raisons secrètes pour déguiser et dénaturer tout ce qu'ils disent sur leur maladie; d'autres, affectant le bel esprit, dénaturent les faits par leurs réponses alambiquées; d'autres, en proie à l'empire des préjugés, ou de la terreur des fantômes, ne disent pas un mot de vrai ni de raisonnable; d'autres enfin, et principalement ceux pris dans la classe malheureuse et pauvre, se font une espèce de devoir de mentir, et seraient fâchés s'il leur arrivait de laisser échapper une vérité; de manière que, dans un certain nombre de cas, le médecin est réduit à faire une médecine simplement vétérinaire.

Le médecin, éclairé par les principes déjà établis, doit savoir se rendre compte de toutes les circonstances de chaque maladie. Il n'est donné qu'au génie d'inventer, mais il est donné à chacun de voir ce qui frappe ses sens, surtout s'ils ne sont point fascinés par l'esprit de parti ou par le nuage de la prévention.

L'esprit passe difficilement d'un objet à un autre, sans nuire à la rectitude du jugement qu'ils font naître, surtout s'il est obligé de s'y arrêter long-temps pour en sonder toute la profondeur et combiner plusieurs idées complexes. Pour ne pas nuire à la pureté de l'observa-

tion, il faut arriver au lit du malade avec une âme tout occupée de son sujet, tranquille et libre de prévention; ne pas plus être arrêté par les passions des autres que par les nôtres propres : car celui qui est entraîné par la force des préjugés ne voit que ce qu'il veut voir, ou ce que les autres lui disent de voir. D'un autre côté, la répugnance que l'on a pour ce qui paraît nouveau fait aimer la routine, et l'on se tient toujours sur un terrain limité et aplani par la coutume et par le temps.

Cur nescire pudens prave, quàm discere malo ?

Le désir puissant d'arriver à la perfection est un feu qui nous conduit à de grands résultats : car il ne suffit pas en médecine d'avoir beaucoup acquis, il faut encore se tenir au courant des découvertes nouvelles; tous les secrets de la nature ne nous sont pas encore connus, et ce serait une forfanterie ridicule de notre part de vouloir tout savoir.

Notre ignorance nous oblige donc à faire des rapprochemens entre ce qui est bien connu avec ce qui ne l'est pas, ou l'est beaucoup moins. Quelque ressemblance ou quelques affinités semblent autoriser cette opération de notre jugement. Ces analogies sont grandes et fécondes, si elles ont été conçues avec une profonde intelligence et examinées avec une logique sévère : qu'on ne conjecture le semblable que conséquemment à ce qui est clair aux sens et à la raison.

D'un autre côté, toute expérience qui n'a pas un rapport direct, ou ne tient pas rigoureusement à l'objet que nous voulons éclaircir, est toujours un moyen infidèle pour découvrir la vérité. Ainsi je pense que les expériences faites sur les cadavres ou sur les animaux vivans ne nous donnent qu'une idée imparfaite et souvent erronée des recherches que nous faisons quand on veut en appliquer les résultats à l'économie vivante. Cette proposition n'a pas besoin de grands développemens pour faire ressortir toute sa justesse. Chaque individu a sa manière d'être, ou mieux sa vitalité particulière, mo-

difiée par son tempérament : sa manière de vivre, ses habitudes, enfin toutes les influences extérieures, ont laissé en lui l'empreinte de leur cachet (1). Il n'en est pas ici comme en chimie, où l'analyse et la synthèse peuvent donner une connaissance presque mathématique du produit de leurs opérations. Cela montre combien l'étude d'un art fondé sur l'observation est longue et difficile, et combien il y aurait de la déraison et de l'extravagance à vouloir assujettir tous les phénomènes de la vie à des règles fixes et invariables. Il n'y aurait certainement pas plus de raison de vouloir gouverner une nation par les lois de politique et de morale, fondées et établies sur la connaissance parfaite des mœurs et du caractère d'une autre nation, que de vouloir toujours conclure d'un individu à un autre individu. Ici, comme là, tout porte l'empreinte de la variabilité et de la mobilité.

L'homme est composé de plusieurs systèmes généraux qui forment la trame de l'économie vivante. Chacun de ces systèmes a une manière d'être qui lui est particulière, comme l'avait d'abord énoncé M. le professeur *Pinel*, et comme *Bichat* l'a si bien démontré dans son Anatomie générale ; mais tous ces systèmes sont liés par des sympathies plus ou moins étroites ; ils sont susceptibles de prendre les uns sur les autres une prédominance marquée d'action, qui amènera des modifications générales, d'après lesquelles on verra naître des maladies, comme on voit les passions éclore et les goûts changer.

Le médecin observateur ne doit pas perdre de vue ce point de départ, où viendront se rallier tous les symptômes des maladies, et qui servira de base aux principes thérapeutiques. Il faut cependant

---

(1) Une chose qui m'a toujours frappé, et qui vient appuyer ce que j'avance, c'est que, dans les recherches pathologiques que j'ai faites ou vu faire sur les cadavres d'individus ayant présenté les mêmes symptômes pendant le cours de leur maladie, les uns présentaient de profondes altérations, des désorganisations plus ou moins étendues ; les autres, au contraire, n'offraient pour ainsi dire aucune trace pathologique.

se défier de ce qui paraît le plus évident, et conserver une espèce de doute sur les conséquences qui paraissent sortir le plus directement des connaissances anatomiques et physiologiques. L'observation journalière autorise cette règle de prudence. *Errant qui putant se morbos feliciter curaturos, quia doctrinam rectè theorizandi adamussim callent. Errant, inquam, quia medicus ad multò altiora respicere debet, ut innocentem artem à calumniis vindicet, ægrosque à morborum tædiis ad salutis tranquillitatem revocet* (Baglivi).

Les observations qui sont la base de nos raisonnemens doivent s'étendre sur tout ce qui concerne l'art de préserver l'homme des maladies, de connaître, de guérir ou d'adoucir celles dont il est atteint. Ces observations doivent être répétées un certain nombre de fois, pour prévenir toute surprise et bannir ce qui ne serait pas bien rigoureux. C'est le seul moyen de distinguer le vrai du faux, le douteux du vraisemblable, le vraisemblable de la vérité.

La nature sans doute est individuelle dans ses faits; mais tous les êtres se rapprochent par un grand nombre d'attributs, et c'est même sur cette considération qu'est fondée la division des trois règnes de la nature: et quoique les maladies soient très-variables, il y a cependant de l'analogie et de l'identité dans leurs symptômes; mais la différence des âges, considérés dans les deux sexes, dispose à contracter telle ou telle affection morbide, qui portera une empreinte bien marquée de la prédominance d'un organe ou d'un système d'organes appartenant à la période de l'âge de l'individu. Tous les médecins ont observé, par exemple, que les enfans étaient plus disposés aux maladies qui attaquent la tête; les adultes, à celles qui attaquent la poitrine; les vieillards, à celles qui ont leur siége dans l'abdomen: mais je ne m'arrêterai pas ici; ce serait sortir du cadre d'observation que je me suis tracé: j'ajouterai seulement que certains phénomènes, certains changemens se passent à diverses époques de la vie, sans qu'on puisse dire pourquoi ni comment. Sans doute ce sont des phénomènes soumis aux mêmes lois que tous les autres phénomènes de la vie; mais

pourquoi sont-ils plus variables ? pourquoi sont-ils moins constans ? pourquoi n'ont-ils qu'une existence limitée et périodique (1) ?

La maladie est le concours d'un certain nombre de phénomènes, appelés *symptômes*, dépendant du dérangement ou de la perversion d'une ou de plusieurs fonctions, par une cause accidentelle quelconque : à la suite de ce désordre il arrive constamment une série de mouvemens tendant le plus souvent à ramener l'économie à son état naturel, sans être tenus, comme on l'a trop légèrement dit, de suivre régulièrement des périodes, d'accroissement, d'état, de diminution, etc. Quoiqu'on voie souvent la nature se débarrasser ainsi des maladies, en suivant cette graduation, il ne faut pas inférer de là à une règle générale et constante : ceci est contraire à l'esprit de la physiologie, et non encore prouvé par l'expérience.

La maladie n'est point un être qui a une existence isolée de celle des organes ; au contraire elle est inhérente à l'organisation, et tient à celle des organes. La nature n'a pas besoin de préparer de longue main et par un calcul rigoureux l'élimination d'un être négatif, qui tire son existence de l'état même des choses.

La médecine a pris naissance de l'observation, comme je l'ai dit au commencement de cette dissertation. Le premier soin du médecin fut de se former une idée des individus ; puis il raisonna sur ces premières notions, tira des conséquences de celles-ci, et il passa ensuite du particulier au général : eh bien ! la même marche doit encore être adoptée pour arriver à la connaissance des maladies, et reculer les bornes de la science. Connaître la constitution régnante, le tempérament de l'individu, son âge, ses habitudes, ses maladies précédentes, et celles de ses parens ; chercher les causes morbifiques dans ce qui peut tenir à sa constitution, dans les objets qui l'entourent, et à l'influence des-

---

(1) Aucune théorie, aucun système n'a encore donné l'explication de la périodicité de certaines maladies. Personne n'a dit pourquoi la première dentition se fait à sept mois, la deuxième à sept ans ; pourquoi la gestation dure neuf mois. L'on pourait dire *numero deus impare gaudet*, et rien de plus.

quels il a pu être soumis pendant plus ou moins de temps ; bien distinguer ce qui est insolite de ce qui est naturel ; observer avec pénétration tous les symptômes qui se présentent; les analyser et les rendre rationnels, si cela est possible, au moyen de la physiologie ; établir le diagnostic de la maladie; chercher les indications curatives : tels sont les objets que doit se proposer le médecin. Mais, dans une étude si délicate, si variée et si difficile, l'esprit a besoin d'un guide qui le dirige avec ordre et méthode dans ses recherches ; l'analyse seule est capable de conduire ses pas. Deux mots suffiront pour le démontrer.

L'observation peut-elle être éclairée par l'analyse?

Depuis long-temps les physiciens et les naturalistes ont senti le besoin d'introduire dans les sciences d'observation la méthode analytique; et les progrès que font chaque jour les connaissances humaines prouvent la bonté de cette marche, qui, en démontrant les affinités qui rapprochent les êtres les uns des autres, en établissent les classifications dont l'esprit a besoin pour pénétrer et se conduire dans la vaste étendue des connaissances.

La médecine, bien plus que toutes les autres sciences, a besoin de l'analyse pour se débarrasser des voiles qui cachent les plus grandes vérités, et pour détruire les théories fausses dont elle fut pendant long-temps surchargée, et qui faisaient de cette science le fait de quelques hommes seulement, ne marchant jamais sans être environnés des pompeux appareils de raisonnemens frivoles qu'imposait un esprit prévenu par le faux éclat de l'apparence, ou entraîné par le vain jargon du charlatanisme dont se parait l'ignorance.

L'erreur, qui est la compagne inséparable de la vérité, se place devant celle-ci, comme pour nous dérober une partie de sa lumière et nous la laisser à peine apercevoir à travers des raisonnemens spécieux, puisés dans de mauvaises sources, et basés sur des hypothèses. Qu'on cherche, par exemple, la cause de la chute de tant de belles théories,

on la trouvera dans un faux principe, sorti tout entier du cerveau de son auteur. S'il en était autrement; si la base de ces mêmes théories reposait tout entière sur la nature, elles seraient impérissables, et résisteraient aux contre-coups des opinions et à la fureur des sectes.

L'esprit donc a besoin de suivre la marche de l'analyse pour nous faire éviter les piéges toujours tendus sur nos pas, et nous faire arriver jusqu'à la vérité. L'analyse nous mène de ce qui paraît sensible à ce qui est abstrait, du simple au composé, des bonnes observations aux conclusions légitimes, et des cas individuels aux généralités.

La lumière que chaque découverte nous donne est une espèce de crépuscule qui éclaire déjà nos pas dans le lointain; des découvertes nouvelles préluderont à des résultats nouveaux (*Zimmermann*). C'est ainsi que la nature récompense nos efforts et ouvre ses trésors à la science.

Il n'en est pas dans les sciences physiques comme dans les sciences physiologiques: là, ce sont des corps inertes présentant des formes constantes et invariables; ici, au contraire, tout porte le caractère de la variabilité. Chaque objet tient à une autre sans que nous puissions voir les liens qui les rattachent. C'est par la marche régulière et déterminée de chaque fonction, et le rapport constant qui existe entre chaque phénomène, que l'analyse a la liberté de saisir chaque objet, et de porter son flambeau dans l'enchaînement des lois immuables de la vie pour en développer les conséquences, qui, en tout état de cause, deviendront l'objet des applications de l'esprit d'observation.

C'est à l'analyse que la médecine doit cette marche assurée qui, par un scepticisme critique à ne rien avancer qui ne soit le résultat de l'observation et à ne rien admettre qui ne soit prouvé par l'expérience, n'est plus arrêtée ni par l'autorité d'un nom fameux, ni par la force d'une antique routine: cette marche sage et éclairée, adoptée dans l'école moderne, a porté la précision la plus exacte dans la des-

cription et la classification des maladies, et a rejeté cette jactance pédantesque et inintelligible des anciennes écoles.

Un autre avantage que donne l'analyse, et qui en est un des plus grands, c'est en dirigeant nos pas dans les incursions que nous faisons dans les autres sciences, qui prêtent un si puissant appui à la médecine, qui les rend elles-mêmes tributaires de leurs plus belles possessions, et s'empare de leurs plus belles découvertes pour en faire des applications utiles; comme si tous les efforts du génie tendaient au même but, le plus louable et le plus élevé, celui qui est réellement utile aux hommes.

L'homme de l'art bien imbu de toutes les qualités personnelles, et nourri des plus saines doctrines, qui doivent diriger toutes les opérations de son esprit, peut se présenter au lit du malade avec une espèce de confiance. C'est là qu'il est appelé à remplir le plus beau des ministères; c'est là qu'il est appelé à mettre en pratique le fruit de ses veilles et de sa philanthropie. Divers objets doivent captiver son attention, mais, sans m'arrêter à des détails, je vais parcourir rapidement les plus essentiels.

1.° *Des causes.*

Après avoir examiné et réfléchi sur toutes les circonstances particulières qui ont précédé la maladie, le premier objet qui doit occuper le médecin, c'est la recherche des causes qui ont pu lui donner lieu. Cette recherche est longue et difficile; et l'esprit philosophique qui nous conduit du simple au composé, du connu à l'inconnu, n'est pas constamment un guide certain pour arriver à la connaissance de ces causes : ici, comme dans beaucoup d'autres cas, il faut avoir cette pénétration extrême qui fait voir la source première des choses à travers les nuages épais que la complication presque inextricable de leurs effets multipliés place devant nos sens, comme pour les soustraire à l'action de nos perquisitions, et nous tenir toujours sous l'empire désolant des raisonnemens hypothétiques : triste condition de notre faiblesse ! Que nous ont appris en effet les belles et savantes

divagations des philosophes sur le principe igné d'*Hippocrate*, sur l'archée de *Van-Helmont*, sur le principe vital de quelques autres, etc.? avons-nous mieux connu l'essence et la nature de cette force intérieure qui anime nos organes, et les défend contre la puissance destructive des agens physiques? Toutefois rendons grâce aux progrès des lumières et de la philosophie, qui ont banni des causes des maladies l'intervention d'une puissance divine, et ont porté le coup de mort à la superstition et au fanatisme oppresseur des sectes. Qu'y avait-il, par exemple, de plus absurde que d'aller chercher la cause d'une épidémie dans le châtiment qu'un Dieu outragé faisait peser dans sa colère sur toute une nation pour punir le fait d'un roi impie?

La difficulté et même l'impossibilité de remonter par l'analyse à la connaissance des causes de certaines maladies nous oblige à en faire la synthèse, et de consulter les effets qu'elles produisent : il y a toujours un rapport assez direct entre ceux-ci et celles-là. Ainsi l'on compare ce que pouvait être l'individu avant la maladie avec ce qu'il est dans l'état actuel ; d'un autre côté, lorsque nous apercevons une ou plusieurs causes capables de produire une maladie, l'on peut considérer ces causes en elles-mêmes par rapport à leur puissance, et nous pouvons juger de tout ce qu'elles ont produit et peuvent produire. Mais une difficulté qui se rencontre assez fréquemment, c'est que les causes et les effets changent de détermination, et qu'un événement est tantôt cause et tantôt effet d'un changement arrivé dans certaines circonstances. Il faudrait être doué d'une perspicacité excessive pour suivre les phénomènes de la nature à travers les ressorts cachés de l'économie animale, et aller saisir le fond des choses mêmes : alors l'observateur judicieux et profond verrait tout se rapporter à ce point, et chaque phénomene se prêter à l'explication d'un autre phénomène, et enfin la maladie former une conséquence immédiate d'une ou de plusieurs causes qui se montrent d'elles-mêmes.

Sans m'arrêter ici aux divisions scholastiques des causes des maladies, je ne puis m'empêcher d'établir les différences qui existent

entre les causes *prédisposantes* et les causes *efficientes*, et de signaler en peu de mots la source de ces mêmes causes.

L'obscurité profonde qui couvre encore les lois de la vie, et qui tient une partie de la physiologie dans l'abîme des conjectures et des hypothèses, nous cache, dans un grand nombre de cas, la connaissance des causes éloignées des maladies. Quoi qu'il en soit, ces causes éloignées sont le plus souvent inhérentes à l'individu, et dépendent du tempérament, des professions diverses, des affections de l'âme, du climat, du régime, etc. Mais, pour mettre quelque ordre dans l'exposition rapide et abrégée des causes des maladies, considérées comme portant le caractère d'une disposition maladive sur l'économie vivante, je suivrai l'histoire des six choses improprement appelées *non-naturelles*. Toutefois je me garderai bien de regarder l'action ou les propriétés de ces divers objets comme ne devant jamais devenir *causes déterminantes* des maladies, bien convaincu, au contraire, que dans un grand nombre de cas les six choses dites *non-naturelles*, prises individuellement ou collectivement, peuvent préparer aux maladies, et les déterminer par une cumulation d'action sur l'économie. L'on voit d'après cela que rien n'est plus obscur que la théorie des causes des maladies.

1.° *De l'air.* Le fluide éthéré au milieu duquel nous vivons n'est pas toujours dans son état de pureté ni de condensation ; il peut d'ailleurs servir de véhicule aux poisons les plus subtiles, comme on le voit malheureusement trop souvent au milieu de la sécurité profonde où nous laisse l'invisibilité de ce corps gazeux, qui, le plus souvent, conserve toutes ses propriétés physiques, quoique saturé des fluides les plus redoutables.

La chaleur, le froid, le sec et l'humidité, modifient incessamment les propriétés de l'air, qui agit alors différemment sur les êtres qui habitent ce milieu.

Les corps animaux et végétaux, plongés dans l'atmosphère, sont rapidement décomposés et putréfiés par la chaleur et l'humidité. Il

résulte de cette décomposition de vastes effluves miasmatiques toujours nuisibles, même au milieu d'un jardin émaillé des fleurs les plus délectables; mais les plus dangereux sont ceux avoisinés par des marécages fangeux, entretenus par des eaux dormantes, etc.

Les anciens avaient fait une étude particulière de la direction que prennent les vents. Les modernes ont beaucoup négligé de tenir ces tables météorologiques; je ne sais jusqu'à quel point on peut les négliger : mais ce qu'il y a de certain, c'est que les vents ont une action bien manifeste sur l'économie vivante.

2.° *Des alimens et des boissons.* Les alimens dont nous nous nourrissons sont nombreux et variés, et présentent des différences quant à leur composition, à leur mode de préparation et de cuisson, quant à leur maturité ou leur crudité. Ces différences apportent de très-grands effets sur l'économie, surtout chez les personnes qui n'y sont pas accoutumées, et qui jouissent d'une grande susceptibilité nerveuse. L'on connaît l'action septique du seigle ergoté, celle du blé germé, celle de l'ivraie, qui frappent de stupeur et de sphacèle un ou plusieurs membres à la fois.

Les boissons dont nous faisons usage jouissent aussi de propriétés diverses : les unes, fermentescibles, sont plus ou moins excitantes, deviennent nuisibles et même dangereuses par leur abus; les autres, narcotiques, portent une lésion plus ou moins grande sur le système nerveux. Un simple coup-d'œil jeté sur les sociétés justifie complètement le danger de l'usage abusif de ces différentes boissons.

3.° *Mouvemens et repos.* De tout temps on a reconnu l'utilité de l'exercice : les anciens surtout en firent la base de l'éducation nationale, en instituant la gymnastique, où la jeunesse allait puiser la force et la santé. (Voyages du jeune Anacharsis en Grèce.)

La santé ne se soutient que par la libre circulation des liquides. Tout ce qui entrave cette liberté et cette harmonie produit des aberrations dans les fonctions, et porte atteinte à l'économie animale. Or

tout ce qui favorise la régularité et le libre exercice des fonctions, en maintenant un juste équilibre dans la répartition d'action, établira nécessairement la santé, en exerçant la sensibilité d'une manière uniforme. D'après cela, il est facile de voir que le mouvement et l'inaction deviendront nuisibles, s'ils ne tendent à ce but désirable. Si le mouvement est le plus souvent avantageux et rarement nuisible, il en est bien autrement du repos, qui jette tous les organes dans l'inertie et la faiblesse.

Je ne parle point ici de divers inconvéniens attachés à différentes professions qui forcent de prendre des positions contraires au libre exercice des fonctions.

4.° *Sommeil et veille.* Le sommeil, dit *Tourtelle* (Traité d'hygiène), est le silence des sens et des mouvemens; il répare les pertes trop grandes, délasse l'esprit d'une contention trop prolongée : mais lorsqu'il dépasse les limites du besoin, il devient nuisible; toutes les parties du corps tombent dans l'inertie; une graisse trop abondante ensevelit la sensibilité, etc. Il en est de même des facultés de l'entendement, qui perdent de leur activité et de leur énergie au point quelquefois de devenir incapables des moindres opérations.

Les veilles, qui consistent dans l'exercice des sens et de tous les mouvemens, devenues immodérées, usent les forces, et portent leur influence pernicieuse sur certains organes, et les disposent à des maladies plus ou moins graves; elles portent un désordre extrême dans l'imagination. Combien ne voit-on pas d'écarts et de dérangemens dans les facultés mentales chez les personnes adonnées au service des cultes religieux, qui passent des nuits entières dans la prière et les méditations. Il résulte d'ailleurs d'une trop grande application une tension continuelle à la tête, une profonde mélancolie, et quelquefois une espèce d'apathie pour toutes choses.

5.° *Des choses qui doivent être excrétées, et de celles qui doivent être retenues.* L'ordre des fonctions dépend spécialement de celui de

l'action générale de la sensibilité ; car chaque organe jouit d'un sentiment propre, indispensable à la nature de ses usages ; l'importance des deux fonctions qui m'occupent, et qui les rattache à tout ce qu'il y a de plus essentiel et de plus délicat dans tous les êtres animés, prouve le danger qu'entraînerait un dérangement qui tendrait à rompre la chaîne des phénomènes et à détruire l'harmonie qui existe entre toutes les fonctions. L'on voit d'après cela que nous portons souvent en nous des germes cachés de maladies, dans le sein même des parties qui devraient nous assurer la santé.

6.° *Des passions.* L'étude de l'homme moral est la partie de la médecine la plus délicate et la plus difficile. L'obscurité mystérieuse des instrumens qui régissent ses fonctions intellectuelles n'a point permis d'accès aux recherches de l'anatomiste, ni à celles du physiologiste. Les philosophes et les métaphysiciens se sont perdus en raisonnemens pour poursuivre l'enchaînement plus merveilleux qu'explicable des passions humaines ; mais ce que nous connaissons mieux, ce sont leurs effets sur l'économie vivante, marqués extérieurement par des spasmes des muscles de la face, qui font saillie, chose qui n'a pas échappé aux poëtes, aux peintres, ni aux sculpteurs.

Toutes les affections de l'homme ont pour but sa conservation ou celle de l'espèce ; il cherche le plaisir et fuit la douleur, deux élémens de toutes les passions.

Le plaisir, comme la douleur, présente des nuances nombreuses, soit dans sa force, soit dans sa faiblesse ; le premier degré c'est la gaîté ; le dernier, la volupté ; le degré intermédiaire, c'est la joie : mais l'intervalle entre le plaisir et la douleur est inappréciable ; tout plaisir peut devenir douleur par sa continuité et son intensité.

Les passions haineuses sont plus nombreuses et plus concentrées ; la colère, la terreur, la frayeur, la crainte, l'envie, l'ambition, etc., ont chacune des caractères qui leur sont propres, et d'autres qui leur sont communs, bien que leurs effets se fassent principalement sentir

sur la région épigastrique, par la concentration plus ou moins forte des forces, sur ce point.

Si les passions sont le mobile des grandes âmes et l'instrument des plus sublimes conceptions, comme des plus douces jouissances, elles sont aussi un foyer ardent qui consume nos entrailles, et nous prépare un abîme de maux, contre lesquels la raison n'est qu'un bien faible rempart à leur opposer (1).

De vastes champs sont encore ouverts à la recherche des causes éloignées des maladies; mais, ne voulant point sortir du cadre étroit que je me suis proposé, j'ajouterai seulement, que ce serait tomber dans le pyrrhonisme le plus ridicule, que de douter de tout ce qui ne frapperait pas directement nos sens; soit que les maladies tiennent à des causes placées bien au-delà de la portée de nos moyens, soit qu'elles tiennent à des causes seulement probables : par exemple, c'est bien gratuitement qu'on a attribué les épidémies à l'action délétère des miasmes qu'on suppose répandus dans l'atmosphère, mais qu'on n'a jamais vus, ni appréciés; et pourtant tout porte à croire que les choses se passent ainsi. Il en est de même des maladies contagieuses, dont nous ne connaissons pas la nature du principe contagieux.

Causes efficientes.

Faire l'histoire des causes efficientes des maladies, ce serait faire l'histoire de tous les agens physiques, chimiques et mécaniques qui peuvent agir d'une manière plus ou moins soudaine sur l'état de nos organes; en déranger, modifier ou pervertir leur jeu, et rompre l'équilibre qui existe entre les fonctions.

Quel admirable coup d'œil que présente un tableau toujours mouvant d'actions et de réactions, luttant sans cesse contre des

(1) *Desault* a observé que les maladies du cœur et celles de l'aorte se sont multipliées pendant la révolution en proportion des maux qu'elle a enfantés.

puissances destructives, sans perdre le plus souvent l'ordre et l'harmonie imposés par la main du Créateur.

Cependant des causes nombreuses et variées viennent frapper ce magnifique édifice, atteindre ses ressorts, en détruire les plus beaux ornemens, et changer la nature d'une contexture si étonnante : c'est de là que l'esprit doit contempler tous les points de la science, comme sur une mer toujours agitée et qui n'offre qu'écueils de tous côtés, à la marche incertaine d'un pilote sans expérience et sans boussole.

Le sujet que j'ai maintenant à traiter est de la plus haute importance; il se rattache à ce que la médecine a de plus essentiel et de plus utile; il est la base, pour ainsi dire, de ce monument né avec le monde, élevé par la philosophie et les progrès des lumières. C'est de la connaissance des causes qu'émane toute théorie sage et rationnelle ; c'est d'elles que jaillissent les vérités immuables d'une science qui a été taxée de conjecturale et de mensongère par ceux-mêmes qui n'en connaissaient pas les plus simples élémens.

Le soin que l'on doit mettre à la recherche des causes est proportionné à la gravité de la maladie, à la nécessité d'agir directement dessus, pour guérir ou soulager le malade, et au besoin de sortir d'un empirisme aveugle, apanage de la marche automatique d'une paresse ignorante.

Le médecin observateur doit donc procéder à la recherche des causes des maladies, en déterminer la nature avec sagacité; juger de leur intensité pour connaître l'étendue de leur action et apprécier les changemens pathologiques qu'elles ont pu occasionner.

C'est surtout dans cette recherche que doivent être oubliées les théories absurdes de la putréfaction du sang de *Fernel*, de *Forestus*, de la pituite de *Galien*, les applications du calcul de *Sauvages*, les explications mécaniques de *Boerhaave*, etc. Les progrès de l'anatomie pathologique ne permettent plus d'admettre de semblable idées, qui entraîneraient dans les plus graves conséquences : la science, d'ailleurs, est arrivée à ce degré de rigueur qui veut se

rendre compte de tout, tout voir, tout examiner, et ne rien admettre qui n'ait été soumis au creuset de l'expérience.

Il faut pourtant convenir que, dans un grand nombre de cas, nous sommes obligés de renoncer à cette sévérité d'observation et de logique. Il sera, par exemple, bien difficile de jeter quelque jour sur les causes immédiates des affections mentales, sur les diverses espèces de vésanies. L'anatomie pathologique est restée, pour ainsi dire, muette sur ces affections. Les vues philosophiques de M. le professeur *Pinel*, contenues dans son ouvrage sur l'aliénation mentale, sont propres à asseoir nos idées sur le résultat précis que peuvent donner des recherches profondes sur cette classe de maladies. Il en est de même dans une multitude de cas, où la médecine, sans être essentiellement rationnelle, est soumise à un empirisme sage et raisonné, qui n'est pas moins fécond en succès multipliés. Il y aurait de la déraison à vouloir rejeter cet empirisme basé sur l'estimation d'un grand nombre de cas sanctionnés par l'expérience des temps et des lieux.

Après la recherche et l'examen des causes des maladies, un autre objet qui doit fixer l'attention du médecin et qui réclame cette finesse de tact et cette puissance de perspicacité qui saisissent les choses au milieu des ténèbres, c'est la *séméiotique* des maladies.

Quelle délicatesse et quelle rectitude des sens et de la raison ne faut-il pas avoir pour se conduire et se retrouver dans le dédale ténébreux de l'animalité, y voir ce qui s'y passe, l'analyser, et ramener ce qu'il y a d'insolite et d'extraordinaire à l'appréciation d'un fait bien notoire et bien manifeste, le réunir à d'autres, en former un ensemble et en tirer les conclusions légitimes que la nature, les fonctions, les rapports de sympathies des organes malades, peuvent fournir par le moyen de l'analyse! C'est surtout dans cette partie de la médecine qu'il est essentiel de voir les choses telles qu'elles se présentent et telles qu'elles sont, ne point prendre l'apparence pour la réalité, et croire embrasser la vérité quand on ne tient que son fantôme.

Les signes des maladies ne sont, rigoureusement parlant, que les effets de ces mêmes maladies; tous ne tiennent qu'au dérangement de cette chaîne qui lie les fonctions par une suite de phénomènes dépendans du jeu des organes. D'après cette considération, nous pouvons, dans un grand nombre de cas, arriver à la connaissance des causes et du siége des maladies, que nous pouvons pour ainsi dire toucher au doigt et à l'œil, dans la profondeur même des parties; mais bien souvent aussi les choses sont loin de se passer ainsi; nous ne pouvons plus voir qu'à travers un fatras de raisonnemens spécieux; tout se dérobe à nos regards, un voile épais est jeté sur la vérité; l'anatomie, la physiologie, si fréquemment les interprètes de la nature, se taisent; ou mieux, nous ne pouvons plus les comprendre.

La liaison des fonctions trace l'ordre à suivre dans la recherche des signes des maladies, et nous mène pour ainsi dire aux conséquences que nous devons en tirer. Chaque fonction présentera une série plus ou moins nombreuse de phénomènes ou de symptômes, selon l'intensité de la maladie, ou l'importance des relations plus ou moins multipliées qu'exercent les organes malades, et chaque fonction présentera ses symptômes propres en raison de l'ordre d'affinité qu'aura cette même fonction avec les organes ou les fonctions les plus lésées.

Mais, avant d'aller plus loin, je dois dire un mot de la différence qui existe entre *phénomène*, *symptôme*, et *signe*, termes qui ont la plus grande analogie, et qui pourtant diffèrent dans l'extension de leur acception.

Le mot *phénomène*, qui vient du verbe grec φαίνομαί (*je parais*), signifie tout effet extraordinaire ou événement qui surprend par sa nouveauté; mais, en médecine, il désigne tout changement du corps, sensible aux sens : ainsi il y a des phénomènes qui appartiennent à la santé, d'autres qui dépendent des maladies. Mais une autre expression est employée pour désigner ceux-ci; c'est celle de *symptôme*, dérivé de συν (*avec*), et πιπτω (*je tombe*), mot à mot, accident, tout changement ou toute altération produite dans un organe ou dans

quelques fonctions par une cause morbifique, et indiquant la présence, le caractère et la gravité de la maladie.

Le mot *signe*, σημεῖον, marque tout phénomène, tout symptôme qui conduisent à la connaissance d'effets plus cachés, et il se tire du présent, du passé et de l'avenir (*Landré-Beauvais*, Séméiot.) ; de là les divisions des signes en commémoratifs, diagnostiques et prognostiques.

Le signe, dans son essence, est une conclusion que l'esprit tire des symptômes observés par les sens. *Omne symptoma signum est, sed omne signum non est symptoma.* C'est en analysant les symptômes que nous parvenons à former des signes.

1.° Les signes commémoratifs se tirent des circonstances qui ont précédé, de ce qui a pu donner lieu aux causes ; enfin ils s'étendent à l'état antérieur au développement de la maladie, et aux causes procathartiques.

2.° Les signes diagnostiques sont ceux qui se tirent de l'état actuel de la maladie, et en représentent le tableau. On en a fait plusieurs divisions et sous-divisions : ainsi on les a divisés en caractéristiques, communs et accidentels, etc. Tous les signes diagnostiques ne se trouvent pas toujours réunis, particulièrement vers l'invasion ou le commencement de la maladie ; d'autres fois il se joint à la marche de celle-ci des accidens qui lui semblent étrangers, appelés par les latins *supervenientia*, en français, *épiphénomène*, etc.

Toute l'attention du médecin doit principalement se diriger vers la recherche de ces signes pour en bien déterminer le caractère, et ne pas se méprendre sur la nature de la maladie.

3.° Les signes prognostiques font prévoir les changemens favorables ou malheureux qui surviendront pendant le cours de la maladie ; ils nous avertissent de sa marche, de sa durée et de sa terminaison, et servent à nous prémunir contre son issue plus ou moins fâcheuse, et à nous mettre en garde contre les illusions.

Ces signes se rencontrent dans toutes les périodes de la maladie ; ils sont fondés, comme tous les autres, sur les troubles plus ou

moins grands, ou l'oblitération plus ou moins complète d'une ou de plusieurs fonctions.

Chaque signe a sa valeur et sa force ; mais il varie dans les divers temps de la maladie : ainsi tel signe qui est favorable au commencement de la maladie peut devenir fâcheux vers la fin.

Les signes, comme je l'ai déjà dit, sont produits par le dérangement morbifique des fonctions ; il faut les chercher dans ces fonctions elles-mêmes. Mais comme nos sens ne peuvent pas pénétrer à travers les masses qui nous dérobent le jeu des organes, il s'ensuit que nous sommes obligés de les chercher sur les parties extérieures, qui sont autant de miroirs réflecteurs de ce qui se passe à l'intérieur.

La circulation nous fait principalement sentir ses dérangemens dans le pouls. L'importance des signes que nous tirons du pouls a été reconnue de tous temps (Galien, *de puls ad Tyron. de diff. puls.*) ; mais les auteurs ont multiplié à l'infini des divisions et subdivisions du pouls qu'on ne trouve jamais au lit du malade.

Je ne m'arrêterai pas à la manière de tâter le pouls, dont les auteurs ont si gravement traité ; l'habitude ici, comme dans beaucoup d'autres cas, vaut mieux que tous les préceptes imaginables.

La respiration est peut-être la fonction qu'il faut examiner avec le plus de soin ; elle est liée par des liens très-étroits aux autres fonctions ; elle sert, dans un grand nombre de cas, à éclairer le diagnostic et le prognostic des maladies ; elle varie souvent, même dans l'état de santé, chez un grand nombre de personnes. Le médecin doit être instruit de ces différences.

Les changemens des qualités de la respiration, qui se montrent dans les maladies, se rapportent tous, 1.° au nombre des respirations dans un temps donné ; 2.° à la vitesse avec laquelle s'exécutent les mouvemens d'inspiration et d'expiration ; 3.° à la quantité d'air inspiré et expiré, 4.° à la difficulté des respirations ; 5.° à leur inégalité ; 6.° au bruit qui se fait entendre pendant la respiration ; 7.° aux qualités de l'air expiré. (*Landré-Beauvais,* Séméiotiq.)

Je ne suivrai point les autres fonctions, quoiqu'elles soient aussi la source d'une foule de signes : le médecin les parcourra avec une grande attention, et saisira avec un grand soin tout ce qui ne sera point dans l'ordre naturel des choses. Je vais seulement indiquer sommairement le siége des signes.

Les signes se tirent principalement du rire (Dissert. de M. *Roy*), du bâillement, de l'éternuement, du hoquet, de la toux, de l'expectoration des crachats, de la faim, de la soif, des dents et des gencives, de la langue, des aphthes, du ptyalisme, de la déglutition, des nausées, des vomissemens, des borborygmes, des déjections, des urines, des sensations, des facultés de l'entendement, des passions, du sommeil et des songes, du vertige, de la douleur, de l'anxiété, des forces vitales, de la parole et de la voix, de l'habitude extérieure du corps, de sa stature, de son volume, de la couleur de la peau, de la température du corps, des odeurs de la transpiration et des sueurs ; des hémorrhagies, de la face, des yeux, du nez, des oreilles, du cou, de la poitrine et de la percussion, du dos et des épaules, du bas-ventre, des organes génitaux, des membres, des ongles, etc.

Pour prévenir toute confusion et observer avec plus de sagacité, chacun de nos sens doit parcourir à son tour tous les objets qui peuvent l'affecter, les bien examiner, et en rendre un compte exact au jugement.

La nature elle-même nous montre ce que nous devons d'abord commencer à faire en arrivant au lit du malade, et par où nous devons commencer nos recherches et nos interrogations. La vue et l'odorat sont affectés les premiers : ne troublons point d'abord le malade, ou plutôt gardons le silence, et voyons ce qui se passe extérieurement.

1.° La *vue* s'exercera sur la situation et les mouvemens du malade, sa face en détail, ses yeux, ses paupières, son front, son nez, sa bouche, ses lèvres, ses gencives, etc.

2.° *L'odorat.* Les produits des sécrétions et des excrétions sont susceptibles de prendre divers caractères dépendans de leur altéra-

t'on, et répandre des odeurs particulières que le sens de l'odorat appréciera.

3.° *Le toucher.* La délicatesse exquise et expérimentée de ce sens est d'une grande ressource dans la recherche des signes des maladies; il examine la chaleur de la peau, il en distingue le genre et son degré; il touche le battement des artères et du cœur, les mouvemens spasmodiques des muscles et des tendons, etc.

4°. *L'ouïe.* Beaucoup de maladies donnent à la douleur qui en est la suite un caractère particulier, que celui qui l'éprouve seul peut rendre; il nous en indique l'endroit, l'espèce, etc. Dans d'autres cas l'ouïe est encore d'une grande ressource pour établir le diagnostic des maladies: par exemple, dans les fractures, dans la percussion de la poitrine, dans le cathétérisme, etc.

5.° Enfin le médecin observateur interroge les fonctions de l'entendement, ou ce qu'on appelle *vie animale;* il consulte les organes digestifs et autres de la vie organique. Après cela, il passe à l'âge, au tempérament et aux habitudes, etc.

CONCLUSION.

De tout ce tout ce qui a été dit ci-dessus, l'on est en droit de conclure :

1.° Que la médecine a pris naissance de l'observation des cas individuels;

2.° Qu'elle n'a marché que par le rapprochemant de ces faits;

3.° Qu'elle ne peut s'étendre et se perfectionner que par l'observation, qui seule pourra la faire triompher des obstacles qui l'arrêtent sans cesse.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

I.

Circa principia et fines omnia sunt debilioria; circa vigores verò vehementiora. *Sect.* 2, *aph.* 30.

II.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

III.

Quibus ex morbo resurgentibus aliquid dolet, ibi abscessus fiunt. *Sect.* 4, *aph.* 32.

IV.

Si quis ebrius ex improviso mutus fiat, convulsus moritur, nisi febris corripuerit, aut, ubi ad horam quâ crapulæ solvuntur, pervenit, locutus fuerit. *Sect.* 5, *aph.* 5.

V.

Incipientibus morbis, si quid movendum videatur, move; vigentibus verò, quiescere melius est. *Sect.* 2, *aph.* 29.

VI.

Qui suppurati uruntur, aut secantur, si quidem purum effluat pus et album, evadunt; si verò subcruentum, et cœnosum, ac graveolens, pereunt. *Sect.* 7, *aph.* 44.